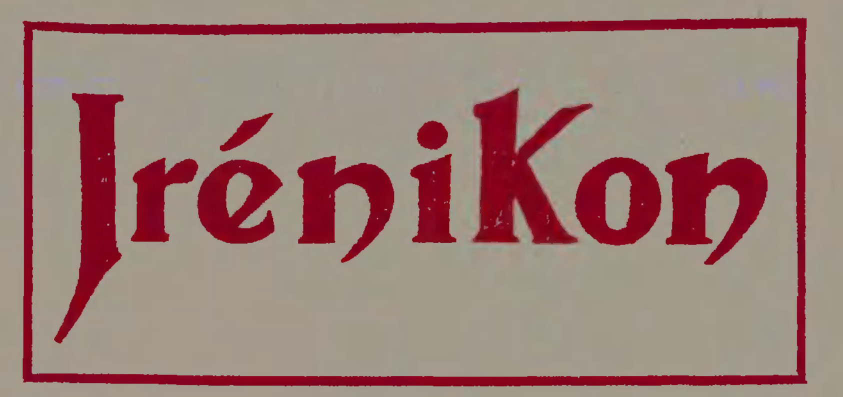


HIÉROMOINE LEV

LES ORIENTATIONS DE LA PENSÉE RELIGIEUSE RUSSE CONTEMPORAINE

PRIEURÉ D'AMAY-S/MEUSE

1927 N° 1

Hiéromoine LEV
de la laure d'Univ (Galicie orientale).

LES ORIENTATIONS DE LA PENSÉE RELIGIEUSE RUSSE CONTEMPORAINE

IRÉNIKON-COLLECTION

N° 1

PRIEURÉ D'AMAY S/MEUSE
1927

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

Les pages qui suivent ont pour objet d'indiquer les principales orientations de la pensée russe moderne en matière religieuse.

On voudra bien ne pas chercher dans ces pages une étude scientifique : ce n'est qu'une œuvre de vulgarisation, nécessairement incomplète et superficielle. On voudra bien n'y pas chercher davantage une appréciation des diverses théories exposées : le but de ce travail est de les décrire objectivement, non de porter sur elles des jugements de valeur. On voudra bien enfin n'y pas chercher un pronostic d'ensemble sur l'avenir de la pensée religieuse russe : dans l'état actuel des choses, tout ce qu'on pourrait avancer sur ce point serait pure hypothèse.

La première partie de cet opuscule est consacrée à la pensée religieuse traditionaliste (orthodoxe). Une deuxième partie se rapporte aux mouvements religieux réformistes. Une troisième partie traite des problèmes religieux et de la pensée révolutionnaire. On sera peut-être surpris de ce qu'une place n'ait pas été réservée au catholicisme : celui-ci est un facteur important dans l'histoire religieuse russe, mais la foi de la minorité catholique vivant en Russie (minorité en grande partie étrangère, surtout polonaise) n'a guère eu d'influence sur la pensée russe, et l'effort des « orthodoxes-catholiques » (catholiques russes de rit byzantin) en vue d'harmoniser le catholicisme et la *Weltanschauung* russe a été trop récent, trop faible, trop entravé par les circonstances pour produire des résultats actuellement tangibles; c'est aux années qui viennent de montrer si le catholicisme doit, ou non, devenir un facteur intellectuel important de l'évolution russe.

Les références inscrites au bas des pages contiennent les éléments d'une bibliographie qui ne prétend nullement être

exhaustive, mais qui pourrait fournir une initiation aux questions traitées. Comme travaux d'ensemble sur l'évolution religieuse de la Russie pré-soviétique, on consultera utilement les *Esquisses d'histoire de la culture russe* de P. Milioukof (deux volumes en russe, dont il existe une traduction allemande, 1898-1901) et *Zur russischen Geschichts-und, Religionsphilosophie, Soziologische Skizzen* de T. Masaryk (deux volumes, 1913).

Tous les titres d'ouvrages russes ont été traduits en français : la reproduction des titres russes, indispensable dans un travail scientifique, n'a pas semblé nécessaire pour un opuscule de vulgarisation. La transcription française des noms d'auteurs ou autres mots russes et ukrainiens s'efforce de reproduire la prononciation originale : les transcriptions non phonétiques, peut-être plus correctes philologiquement, paraissent, en effet, offrir certaines difficultés à la plupart des lecteurs.

CHAPITRE I

LA PENSÉE RELIGIEUSE TRADITIONALISTE

1. Le retour à l'Église.

Si l'on parcourt les livres et les périodiques où il est question de la Russie moderne, on voit souvent affirmer l'existence d'un renouveau religieux dans les âmes russes. Malgré les graves difficultés qu'elle a rencontrées depuis la chute du régime impérial, auquel tant de liens l'unissaient, l' « orthodoxie » russe renaîtrait aujourd'hui, plus pure et plus forte, et son influence croîtrait à proportion même des obstacles extérieurs. Généralement, ceux qui parlent ainsi d'un renouveau orthodoxe russe n'ont pas en vue les mouvements de réforme ecclésiastique qui s'accomplissent en Russie depuis quelques années (Eglise « vivante » et autres); ils estiment que le renouveau s'opère au bénéfice des formes les plus traditionnelles et les plus conservatrices de l'orthodoxie, c'est-à-dire de l'Eglise patriarcale (« tykhonienne ») dans les Républiques soviétiques et de l'Eglise soumise à la hiérarchie émigrée (synode de Karlovtsi) dans le reste du monde (1). Ce

(1) A vrai dire, la forme la plus traditionnelle de l'orthodoxie russe est l'Eglise des Vieux-Croyants ou Vieux-Ritualistes, séparée de l'Eglise orthodoxe d'Etat depuis le XVIIe siècle. Certains connaisseurs des choses russes jugent que la Révolution a ouvert à cette Eglise un grand avenir; cependant nous ne sommes guère renseignés sur son activité actuelle en Russie, et, dans le monde de l'émigration russe, son rôle est à peu près négligeable. Pour réserver le droit (historiquement certain) qu'ont les Vieux-Croyants de se proclamer les plus conservateurs des orthodoxes russes, disons que l'Eglise patriarcale est la plus traditionnelle des communautés orthodoxes issues de l'ancienne Eglise d'Etat ou « Eglise dirigeante ».

retour des âmes russes à leur Eglise mère est constaté avec joie et avec émotion par les Russes croyants et non sans sympathie par beaucoup de catholiques qui s'intéressent aujourd'hui aux problèmes religieux russes (2). Mais, si l'on veut porter sur la réalité du renouveau en question un jugement objectif et critique, la tâche est fort difficile.

En ce qui concerne les territoires de l'U. R. S. S. (3), il faudrait, pour apprécier avec exactitude les gains et les pertes de l'orthodoxie, être en possession de statistiques détaillées. Or de telles statistiques font défaut. Les chiffres manquant, on en est réduit à colliger et à comparer les données peu précises que fournissent, soit oralement, soit par écrit, des témoins dont l'information et la crédibilité ne sont pas d'égale valeur. De l'ensemble de ces témoignages, on pourrait dégager les conclusions suivantes (4). Au lendemain des révolutions de 1917, un certain renouveau religieux s'est manifesté dans les masses russes, dont une forte proportion sembla néanmoins se rallier à l'athéisme théorique. Ce fut la période des églises pleines, des souffrances courageusement subies pour la foi, des démonstrations extérieures par lesquelles les croyants essayaient de répondre aux manisfestations antireligieuses. Cette ferveur a progressivement diminué. Aujourd'hui, en général et sauf, bien entendu, des exceptions notables (surtout à Moscou et à Léningrad), on constate plutôt la désertion des églises par la masse. Le réveil religieux populaire s'est localisé et a survécu plus longtemps dans certains centres de pèlerinage (à Kief, à Sarof, en Podolie), mais ces mouvements locaux, eux aussi, périclitent maintenant. Le renouveau religieux a gardé prise sur deux catégories d'hommes. D'une part sur les personnes âgées auxquelles la religion, dans le bouleversement russe, semble seule offrir une consolation et un point d'appui. D'autre part sur

(2) C'est l'attitude des catholiques qui croient à la possibilité de l' « Union des Eglises » et s'efforcent de la préparer. D'autres catholiques, au contraire, pensent que tout ce qui affermit moralement l'orthodoxie russe ne peut que retarder le passage des Russes au catholicisme (par conversions individuelles).

(3) Rappelons que cette abréviation signifie : *Union des Républiques socialistes soviétiques.*

(4) Encore une fois, ces conclusions, faute de documents assez nombreux et assez positifs, ne se présentent point comme certaines et devraient être marquées d'un point d'interrogation.

une portion considérable de l'*intelliguentsia* (5). Un très grand nombre, peut-être le plus grand nombre des membres de l'*intelliguentsia* qu'une situation officielle ne liait pas à l'orthodoxie d'Etat était plus ou moins détachée de celle-ci avant 1917. Mais, aujourd'hui, beaucoup de membres de cette classe, jadis irréligieux ou indifférents, sont revenus à la foi et à la pratique religieuses. Quant à la jeunesse russe, qu'il s'agisse de celle qui fréquente les écoles élémentaires aussi bien que de celle qui fréquente les gymnases et les universités, elle semble, en grande majorité, être acquise à l'athéisme. Relativement à elle, le processus de déchristianisation, loin de décroître ou de rester stationnaire, ne fait que s'amplifier.

Pour ce qui est de l'émigration russe, il est certain qu'elle afflue dans les églises orthodoxes déjà existantes à l'étranger ou qui ont été ouvertes pour elle, et qu'elle offre, dans toutes les grandes villes d'Europe, le spectacle d'une piété très agissante. Mais, à côté des croyants de longue date et des convertis, il faudrait inscrire le nombre de ceux qui ne croient pas. Or, là encore, les statistiques manquent. Deux remarques s'imposent. D'abord, beaucoup d'émigrés fréquentent les églises sans avoir la foi ou en n'ayant plus qu'une foi incomplète; ils les fréquentent, parce que ces églises représentent pour eux des foyers de la conscience nationale (au sens que les émigrés donnent à ce mot), des sources d'émotions et de souvenirs ; à l'égard de l'orthodoxie, symbole d'un passé aimé, ils éprouvent de la tendresse et du respect. Puis, abstraction faite de ceux qui abandonnent l'orthodoxie sans embrasser une autre confession religieuse, un certain nombre d'émigrés ont changé de foi. Il y en a qui ont passé au catholicisme. D'autres sont devenus protestants. D'autres, plus rares, sont allés au judaïsme et même à l'islamisme (6). Enfin la théosophie recrute de nombreux adeptes (7).

En somme, il semble même que l'orthodoxie russe ait perdu quantativement. Il semble même que, dans l'U. R. S. S., ces

(5) Les Russes désignent sous le nom d' « intelligence » l'ensemble des individus qui s'adonnent aux professions dites « libérales ».

(6) Ces conversions à l'Islam ont eu lieu à Constantinople.

(7) Un organe russe de théosophie, le *Messager*, se publie à Genève. Des loges théosophiques russes ont été fondées : notamment la loge de l'Union, à Londres; la loge Giordano Bruno, à Genève; la loge Iaroslav-le-Sage, à Belgrade.

pertes quantitatives, d'après toutes les probabilités humaines, doivent augmenter d'une manière constante ; d'après ces mêmes probabilités, on peut prévoir le jour où, pour les jeunes gens russes, sauf une infime minorité, le nom même de christianisme n'évoquera plus aucun souvenir. Il semble, par contre, que l'orthodoxie russe ait gagné qualitativement. La foi est devenue plus vive chez ceux qui croient. Elle a pénétré certains milieux éclairés où on ne la trouvait plus auparavant. C'est dans ce sens qu'on peut parler d'un renouveau religieux. Et l'on peut admettre la thèse d'après laquelle ce sont surtout les formes ecclésiastiques russes conservatrices (Eglise patriarcale, Eglise synodale à l'étranger) qui en bénéficient.

Ce retour à l'Eglise trouve des expressions très diverses. Telle ou telle école de pensée(par exemple les néo-slavophiles et les eurasiens, dont il sera question plus tard) superposent à leur orthodoxie toute une philosophie. Mais, à s'en tenir au domaine purement religieux, on peut déjà constater, par la place que les problèmes de cet ordre occupent dans les publications russes modernes (8), celle qu'ils occupent dans la conscience russe. De même qu'autrefois, en Russie, ce sont des laïcs plutôt que des ecclésiastiques qui servent actuellement de guides à la pensée religieuse. Un rapide coup d'œil sur quelques-unes des questions traitées est fort instructif. N. Gloubokovskyi et S. Boulgakof approfondissent les notions d'orthodoxie et d'Eglise (9). On ne se limite pas aux questions de pure doctrine, mais on élucide les rapports de la religion et de la vie. S. Troïtskyi, à propos du mariage, fait

(8) Comme première orientation parmi les publications russes les plus intéressantes du point de vue religieux, il faut signaler au moins : les périodiques *La Voie* (Paris) et *Logos* (Prague); les recueils d'essais *Sophia* (Berlin 1923), *La Pensée russe* (Berlin 1923), *Orthodoxie et culture* (Berlin 1923), *Les Problèmes de la Conscience religieuse russe* (Berlin 1924). Toutes ces publications, on le voit, sont éditées à l'étranger. Peu de choses nous parvient de Russie, au moins du côté orthodoxe conservateur.

(9) Voir notamment ce que Gloubokovskyi a écrit dans *The Christian East* de novembre 1923, septembre et décembre 1924, et sa brochure sur *L'Eglise orthodoxe et l'Unité chrétienne* (Sofia 1924). L'ecclésiologie de Gloubokovskyi a été critiquée, du point de vue catholique, par P. Batiffol et M. d'Herbigny. Les leçons de Boulgakof sur l'Eglise ont commencé à être publiées dans *La Voie*, en 1926, d'après des notes de L. Sander.

entendre une note ascétique assez rare chez les auteurs russes (10). A la conférence universitaire d'Argeron, en 1925, on a vivement discuté sur ce thème : le style de la sainteté orthodoxe doit-il se renouveler ? la piété contemplative orientale doit-elle faire une plus large place à l'action ? faut-il surtout travailler à se sauver soi-même ou à sauver le monde ? Les questions d'ascèse intéressent. On étudie les saints de l'Eglise russe (11). N. Arsénief montre dans la joie pascale et dans l'idée de transfiguration du cosmos les sources de la mystique byzantine (12). R. von Walter fait connaître au public occidental les plus curieuses méthodes ascétiques de la spiritualité russe (13). V. Illine dégage le contenu spirituel de la liturgie de la Passion (14).

Il existe dans l'émigration russe un actif mouvement de jeunesse universitaire chrétienne (15). Celle-ci tient, sous la présidence des hiérarques orthodoxes, des congrès où il y a place, non seulement pour les travaux intellectuels, mais aussi pour la prière et les sacrements (16). L'activité des étudiants chrétiens russes doit-elle demeurer à l'état de « mouvement », largement hospitalier à toutes les nuances de la pensée religieuse ? ou doit-elle se concentrer sous la forme d'une « fraternité » plus strictement orthodoxe et ecclésiastique ? ou les deux formes doivent-elles coexister, le « mouvement » prenant son point d'appui sur la « fraternité » ? Telle est une des questions qui préoccupent le plus la jeunesse intellectuelle croyante.

(10) *Le problème du mariage devant la conscience chrétienne*, dans *Orthodoxie et Culture*.

(11) Voir B. ZAITSEF, *Saint Serge de Radonièje*, et V. ILLINE, *Saint Séraphim de Sarof*, Paris, YMCA Press, 1926.

(12) *Ostkirche und Mystik*, dans la collection *Aus der Welt der christlichen Frömmigkeit*, Munich, Reinhardt, 1925.

(13) *Ein Russisches Pilgerleben*, Berlin, Petropolis Verlag, 1926. Traduction allemande de l'écrit russe intitulé *Récits sincères d'un pèlerin à son confesseur*, dont l'auteur supposé est un ascète à la recherche de la prière perpétuelle.

(14) *Le tombeau scellé*, Paris, YMCA Press, 1926.

(15) Ce mouvement se développe surtout dans les colonies russes de Paris, Berlin, Prague, Londres, Bruxelles, Belgrade, Lyon, Marseille, Strasbourg.

(16) Congrès de Trébov (Tchéco-Slovaquie 1924), Argeron (France 1924 et 1925), Sternberg (Tchéco-Slovaquie 1925), Khopov (Yougo-Slavie 1925).

Pour l'émigration russe orthodoxe, le problème des rapports avec les autres confessions religieuses se pose particulièrement. Envers le catholicisme, les attitudes diffèrent. On verra plus loin ce que les néo-slavophiles et les eurasiens pensent à ce sujet. N. Gloubokovskyi, qui est étranger à ces partis et se tient sur le terrain de la théologie, traite le catholicisme de « lion dévorant » (17). Une certaine méfiance, l'amertume produite par quelques conversions au catholicisme, la crainte qu'un prosélytisme catholique ne s'abrite sous le manteau de la charité dominent chez beaucoup. D'autres orthodoxes souhaitent un rapprochement ou même l'Union : anisi N. Losskyi, le baron Taube, ou N. Klimenko qui déplorait le « barrage psychologique » dressé entre les deux confessions (18). Avec le protestantisme, les relations sont assez cordiales. L'*YMCA* (19) met ses presses et ses locaux à la disposition des orthodoxes russes. Au congrès de jeunesse russe de Khopov, un orateur protestant émettait l'opinion que l'orthodoxie pouvait donner à l'Occident réformé les idées d'Eglise et de tradition ecclésiastique et même que la « sainte Russie » pouvait porter le salut à tous les peuples. Des hiérarques russes ont pris part, avec des réformés, au congrès international du christianisme pratique de Stockholm, et, avec des anglicans, aux commémorations du concile de Nicée à Westminster Abbey, en 1926. A l'égard de l'anglicanisme, on semble d'ailleurs sur la voie de l'intercommunion.

2. Les néo-slavophiles.

Parmi les intellectuels russes à tendances conservatrices, un groupe émerge avec un relief tout particulier : celui des néo-slavophiles ou, simplement, des slavophiles. L'histoire de la pensée et même de la politique russes au cours du dernier siècle ne se peut bien comprendre si l'on ne tient pas compte de la dualité de doctrine entre les « occidentalistes », qui désiraient poursuivre l'œuvre d'européanisation de la Russie entreprise par Pierre Ier, et les « slavophiles », qui

(17) Voir la brochure citée plus haut.

(18) Dans son discours au Congrès « unioniste » de Velehrad, 1924.

(19) *Voug Men Christian Association* internationale, dirigée par le Dr John Mott et dont on sait l'influence mondiale, surtout après la guerre de 1914-1918.

préconisaient le retour à la tradition purement « slave » ou à ce qu'ils croyaient être tel (20). Le programme slavophile tient tout entier dans la célèbre « formule Ouvarof » (ainsi nommée d'après son auteur, ministre de l'instruction publique sous Nicolas Ier) : « Orthodoxie, autocratie, nationalité. » En matière politique, les slavophiles opposaient volontiers au libéralisme d'Occident, au parlementarisme et à tout le formalisme légal issu du droit romain les conceptions d'un absolutisme paternel (le « tsar d'amour »), d'un communisme agraire plus ou moins patriarcal (le *mir* du village russe) et d'une fédération des peuples slaves (panslavisme). Ils identifiaient l'essence russe et même le slavisme avec des conceptions spécifiquement moscovites ou grand-russiennes. En matière religieuse, ils exaltaient l'Eglise orthodoxe conçue comme une Église d'amour, seule capable d'opérer la synthèse entre les principes de liberté et d'autorité, alors que, d'après eux, les Eglises protestantes auraient poussé le premier de ces principes jusqu'à un individualisme anarchique et que l'Eglise catholique aurait poussé le second jusqu'au despotisme. Ce serait un christianisme « johannique » s'opposant à un christianisme « paulinien » et à un christianisme « pétrinien » (21). On retrouve là une idée propre à Schelling,

(20) Si l'on veut retracer la généalogie des slavophiles actuels, il faut considérer trois générations. D'abord les slavophiles des « années quarante » (sous Nicolas Ier) : I. Kiréïevskyi, A. Khomiakof, K. Aksakof. Puis les slavophiles des « années soixante » (sous Alexandre II) : F. Samarine, I. Aksakof, N. Danilevskyi. Enfin les slavophiles des « années quatre-vingt » (sous Alexandre III) : M. Katkof, K. Léontief, K. Pobiédonostsef. Ce ne sont là que quelques noms principaux. Il faut se rappeler que le slavophilisme a eu un grand écho dans la littérature pure ou « bellettristique » (Gogol, Dostoïevskyi) et que, à ses origines, il était en liaison avec divers mouvements qui, eux aussi, voulaient s'inspirer de la tradition slave (constitution de la « slavistique » comme discipline scientifique et développement des études « cyrillo-méthodiennes » en Tchéquie, messianisme de Miickiewiecz et de Towianski en Pologne, « illyrisme » dans les provinces sud-slave de l'Autriche-Hongrie, renaissance des peuples balkaniques). Le slavophilisme domina la politique russe sous Alexandre III, au temps de la toute puissance du haut-procureur synodal Pobiédonostsef, qui s'efforça de réprimer les minorités ethniques et les « confessions étrangères ».

(21) Dans le même ordre d'idées, S. Boulgakof a publié tout récemment un opuscule (*Saint Pierre et Saint Jean*, Paris, YMCA Press, 1926) où il soutient la thèse que l'apôtre Jean, comme l'apôtre Pierre, a reçu du Christ la primauté et qu'il faut parler d'une « co-primauté » dans

dont la philosophie influa beaucoup sur les slavophiles ; au début (vers 1840), ils avaient plutôt subi l'influence de Hegel, comme toute la Russie pensante : ils constituaient la « droite hegelienne », tandis que les occidentalistes formaient la « gauche » de l'école. Trouvant la réalisation de leur idéal dans le passé byzantin, ils adhéraient avec enthousiasme à l'idéologie (22) qu'expriment les termes de « sainte Russie » et de « Moscou troisième Rome » (23).

Le néo-slavophilisme actuel se constitua entre les deux révolutions russes, celle de 1905 et celle de 1917, à une époque où de nombreux esprits, déçus dans leurs aspirations politiques, se tournaient vers la spéculation philosophique et religieuse. En 1909 parut à Moscou un livre qui fit événement. Il était intitulé *Jalons* et avait pour auteurs un groupe d'écrivains parmi lesquels nous retrouvons les noms de certains des guides spirituels de l'émigration russe d'aujourd'hui : P. Strouvé, S. Boulgakof, N. Bierdiaïef, S. Frank. Quoique les philosophes Lopatine et Losskyi n'eussent pas collaboré au recueil, leur influence y était sensible. Plusieurs de ces écrivains, entre autres P. Strouvé et S. Boulgakof (24), avaient passé d'un humanitarisme socialiste aux positions slavophiles. Le mot d'ordre de *Jalons* était : « Retour au Christ, retour à la sainte Russie orthodoxe ! » (25) Le slavophilisme de ces auteurs différait de celui qui avait inspiré à Pobiédo-

l'Eglise : la primauté de Jean, outre des prérogatives spéciales de juridiction, serait surtout une primauté « charismatique », propre au « disciple bien-aimé ».

(22) Ici comme par la suite, le mot « idéologie » est pris dans le sens de « système » (sens que lui donnent fréquemment les Russes) et non dans le sens de dépréciation qu'on attache parfois au terme « idéologue ».

(23) La formule « Moscou troisième Rome » (héritière de Rome et de Byzance) a été mise en circulation au XVI[e] siècle par le moine russe Philothée. C'était d'ailleurs le programme officiel des tsars moscovites, depuis le mariage d'Ivan III avec Zoé Paléologue, dernière descendante des empereurs byzantins (1472).

(24) P. Strouvé est aujourd'hui rédacteur en chef du journal russe *La Renaissance*, publié à Paris. S. Boulgakof, entré dans les ordres après la dernière révolution, est protoprêtre et professeur à l'Académie spirituelle (Faculté de théologie) orthodoxe de Paris.

(25) L'importance de *Jalons* est montrée par les deux répliques que ce livre suscita en 1910. L'une d'elles, *L'intelligence et le peuple*, est due à des écrivains libéraux, entre autres M. Kovalevskyi et N. Milioukof. L'autre, *Les « Jalons » comme signes des temps*, émane d'écrivains socialistes qui, sauf deux, ont gardé l'anonymat.

nostsef sa politique intolérante. Ainsi S. Boulgakof, à propos des élections à la IVe Douma, protesta contre le rôle joué par le clergé orthodoxe dans la campagne électorale et contre l'activité des « Cent-Noirs » (26). L'idéologie de *Jalons* était déjà, en somme, celle de la plupart des slavophiles de nos jours, celle que propagea, également à dater de 1909, le périodique moscovite *La Pensée Russe,* dirigé par P. Strouvé.

Les slavophiles émigrés se réclament surtout de deux grands noms. L'un est celui de Dostoïevskyi. Non le Dostoïevskyi des *Humiliés et offensés,* de *Crime et châtiment,* le héraut d'une « religion de la souffrance humaine » qui, par certains côtés, rejoindrait Tolstoï. Mais le prophète des *Frères Karamazof* et du *Journal d'un écrivain,* celui qui annonçait que le peuple russe orthodoxe, « chercheur de Dieu » et « porteur de Dieu » a pour mission de rendre une conscience religieuse au genre humain et qu'une « nouvelle parousie », celle du « Christ russe », va changer la face du monde. Cette dépendance à l'égard de Dostoïevskyi est proclamée par le plus haut dignitaire ecclésiastique de l'émigration russe, le métropolite Antoine (27), et par N. Bierdiaïef (28). L'influence de Dostoïevskyi contribue à entretenir dans la pensée religieuse russe moderne une atmosphère apocalyptique, un peu trouble, où N. Bierdiaïef lui-même se plaint de ne plus trouver la « clarté cristalline de l'Evangile et sa simplicité » (29). En même temps que de Dostoïevskyi, les néo-slavophiles se réclament de Vladimir Soloviof (30). A l'illustre philosophe et théologien russe, ils empruntent le souci de relier l'ortho-

(26) Nom par lequel on désignait une certaine fraction extrême des conservateurs nationalistes.

(27) Le Métropolite a publié en 1922 un « lexique » pour servir à la lecture de Dostoïevskyi : *L'âme russe d'après Dostoïevskyi,* œuvre traduite en français par le duc de Leuchtenberg (1924).

(28) *La conception du monde de Dostoïevskyi,* Prague, YMCA, 1923.

(29) Dans *Les problèmes de la conscience religieuse russe,* p. 130.

(30) Le vingt-cinquième anniversaire de la mort de Soloviof a été solennellement célébré dans l'émigration russe en 1925. Alors que la littérature russe relative à Soloviof est surabondante, il n'existe encore, comme ouvrage français sur ce sujet, sauf erreur, que : *Vladimir Soloviev,* textes traduits avec une introduction, par J.-B. SÉVÉRAC, dans la collection *Les grands philosophes français et étrangers,* Paris, Michaud, 1910; *Un Newman russe : Vladimir Soloviev,* par M. D'HERBIGNY, Paris, Beauchesne, 1911. (Ces deux auteurs préfèrent la graphie *Soloviev,* mais la finale doit être prononcée *of).*

doxie au platonisme et aux Pères grecs et de lui établir des points de contact avec l'idéalisme et le mysticisme allemands ; ils le suivent dans ses spéculations sur le Logos et la Sophia (31), sur l'Incarnation et le théandrisme ; mais ils n'adhèrent point à son ecclésiologie et à la démarche pratique — union avec Rome — qu'elle dicte à Soloviof.

Les néo-slavophiles de l'émigration gardent une pieuse fidélité à l'idée de « Moscou troisième Rome ». M. Karsavine déclare nettement que la terre de l'orthodoxie, ce n'est ni Constantinople, ni la Grèce, ni les pays balkaniques, mais la Russie (32). J. Nikanorof réclame « la primauté mondiale de l'Eglise des martyrs », « la primauté universelle de l'Eglise russe » (33). Le métropolite Antoine voit dans le Christ un patriote nationaliste (34), ce qui légitime le nationalisme russe. La plupart des néo-slavophiles considèrent toujours l'orthodoxie comme solidaire de la monarchie déchue ; cela n'est pas sans causer certaines frictions entre les hiérarques émigrés et ceux demeurés dans l'U. R. S. S. (35). N. Bierdiaïef fait exception : il souhaite que les orthodoxes russes reviennent à une conception eschatologique du christianisme et que, se désintéressant du royaume de César, ils se réfugient dans la seule et fervente attente du second avènement du Christ (36).

(31) V. Ern (*Le combat pour le Logos*, Moscou, 1911) soutient que cette ligne de pensée, qu'on pourrait appeler alexandrine et byzantine (Clément, Origène, Grégoire de Nysse, le pseudo-Denys, Maxime le Confesseur,etc.), constitue la véritable tradition philosophique russe. La pensée russe avait déjà été engagée dans cette voie par le premier en date des philosophes de langue russe, l'ukrainien G. Skovoroda, au dix-huitième siècle. Ancêtre de Soloviof dans l'ordre de la chair et l'un de ses précurseurs dans l'ordre des idées, Skovoroda n'a pas encore obtenu à l'étranger, ni même en Russie, toute l'attention qu'il mérite.

(32) *La voie de l'orthodoxie*, dans le recueil *Sophia*, Berlin, 1923, pp. 47-62.

(33) Journal russe *Le Temps du soir*, Paris, 24 février 1925.

(34) *Le Christ était-il un sauveur cosmopolite ou un patriote nationaliste ?*, dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, organe officiel du synode de Karlovtsi, 1923, n. 5-6, p. 7.

(35) Le feu patriarche Tykhone, dans son testament du 7 avril 1925 dont l'authenticité, mise en doute à l'origine, semble aujourd'hui généralement admise, condamna avec énergie l' « activité nuisible et contre-révolutionnaire » de la hiérarchie émigrée.

(36) *Le royaume de Dieu et le royaume de César*, dans *La Voie*, n. 1. Paris 1925.

On rencontre chez beaucoup de slavophiles une incontestable hostilité à l'égard du catholicisme. Ils se représentent celui-ci d'après les légendes du Grand Inquisiteur (dans les *Frères Karamazof* de Dostoïevskyi), fiction satirique qui a obtenu un extraordinaire succès auprès des Russes. Le métropolite Antoine doit être mentionné spécialement pour le ton violent dont il use contre le catholicisme (37).

3. Les eurasiens.

Les thèses slavophiles sont poussées jusqu'à leurs dernières conséquences par le groupe des « eurasiens ». Ce nom évoque à la fois l'idée de l'Europe et celle de l'Asie; mais il ne s'agit pas d'un rapprochement sur pied d'égalité entre les deux cultures. Les eurasiens veulent libérer la Russie des influences européennes, considérées comme mauvaises, et la ramener vers l'Asie. Parmi les principaux représentants de cette tendance, il faut citer L. Karsavine, le prince N. Troubetskoï, G. Florovskyi, P. Savitskyi, P. Souvtchinskyi. Les eurasiens propagent leurs idées par une littérature où de vives affirmations lyriques se mêlent à des considérations d'histoire (38). Au premier abord, l'eurasisme pourrait sembler une doctrine novatrice, révolutionnaire; mais il est en réalité l'aboutissement logique du traditionalisme russe (39), et ses adeptes se donnent bien pour des traditionalistes.

(37) Cf. son opuscule : *Entretiens d'un prêtre orthodoxe avec un uniate sur les erreurs des latins et des uniates gréco-catholiques* (Karlovtsi, 1922). Le métropolite, comme beaucoup de patriotes russes, est bien plus hostile au catholicisme de rit byzantin qu'au catholicisme de rit romain. C'était d'ailleurs le point de vue du gouvernement impérial qui, s'il laissait subsister une Eglise catholique latine en Russie et ne s'émeuvait pas trop de certains courants latins dans l'aristocratie russe (Tchaadaïef, Svetchine, Gagarine, Volkonskyi, etc.), supprima par la force, sous Nicolas Ier et Alexandre II, l'Eglise uniate.

(38) Voir surtout les travaux collectifs (recueils d'essais) suivants : *L'exode vers l'est*, Sofia, 1921; *Sur les routes*, Berlin, 1922; *Russie et latinité*, Berlin, 1923; et l'ouvrage du prince N. Troubetskoï : *L'Europe et l'humanité*, Sofia, 1920.

(39) On pourrait, à certains égards, considérer K. Léontief († 1891) comme un ancêtre des eurasiens. Ce slavophile reprochait au slavophilisme de n'avoir pas un idéal théocratique et absolutiste assez rigide. L'essence de la religion était pour lui la crainte; ses tendances approchaient peut-être plus du monothéisme musulman que du christianisme,

Les eurasiens vont beaucoup plus loin que les slavophiles, en ce sens qu'ils ne remontent pas seulement à la Moscovie d'avant Pierre Ier ou à Byzance. Ils professent que le salut de la Russie et même de toute l'Europe doit être cherché du côté de l'Asie. Par Asie, les uns entendent les régions assez indéterminées de l'Iran et les pays en bordure, d'autres les Indes : terres où, d'après eux, l'inspiration religieuse est la plus féconde, la plus intense. Car l'eurasisme est bien un système religieux plus encore qu'un système politique ou social : le retour à l'est donnerait des forces nouvelles à la foi orthodoxe, à la « foi russe ».

Pour beaucoup d'eurasiens, l'Eglise catholique est la principale responsable des péchés de l'Europe. Il y aurait collusion entre le catholicisme et le bolchévisme, intelligence secrète entre la IIIe internationale et le Vatican, au préjudice de la Russie orthodoxe. L'Eglise romaine est accusée en propres termes d'orgueil et de mensonge (40).

Mais la pensée eurasienne n'est pas encore fixée. Elle évolue, et la plupart des eurasiens sont de jeunes hommes. Des polémiques récentes (41) ont permis de préciser certaines

quoiqu'il professât une orthodoxie intégrale. Il fit, avec une conviction profonde, l'apologie du Grand Inquisiteur de Dostoïevskyi, de la délation, de l'esclavage. Il souhaitait qu'on pût « congeler » la Russie, afin de la soustraire à toute influence européenne. Les Russes, d'après lui, avaient peu en commun avec les autres Slaves, mais beaucoup en commun avec les Turcs et les Tatars, pour lesquels il éprouvait une vive sympathie. Il préconisait l'annexion à la Russie de vastes territoires asiatiques, espérant par là asiatiser son pays. Après la mort de Léontief, le prince Oukhtomskyi se fit le porte-parole du « panasiatisme »; il avait été le guide et l'historiographe du voyage du futur Nicolas II en Russie (1890-1891) et fut un des inspirateurs de la politique russo-asiatique qui aboutit à la guerre de Mandchourie et à une sorte de main-mise sur la Perse. Si l'eurasisme actuel contiaue cette ligne de pensée et d'action, qui fut très soutenue « à droite », il se trouve coïncider également avec la politique de l'U. R. S. S., laquelle tend à créer en Asie (surtout en Chine et aux Indes) des zones d'influence soviétique. Il faut d'ailleurs se rappeler que la Russie a été partiellement asiatisée au moyen-âge; l'occupation du sol russe par les Tatars (1223-1480) a eu pour conséquence une tatarisation incontestable (quoique de proportions difficiles à déterminer) de la culture moscovite.

(40) Voir notamment, *passim*, le recueil *Russie et latinité*. Ce livre, est-il dit en première page, doit aider à la « réunion des Eglises » (bien que le prince Troubetskoï appelle celle-ci le « scandale de l'union »).

(41) Cf. la deuxième livraison de *La Voie*, janvier 1926.

positions eurasiennes sur lesquelles on pouvait se méprendre ou sur lesquelles il y a eu des atténuations. On se demandait si, dans leur exode vers l'est, les eurasiens ne laisseraient pas l'islamisme ou les religions hindoues porter quelque détriment à leur orthodoxie; or ils déclarent que, loin de se détourner de l'orthodoxie, c'est pour une Russie et une Eurasie orthodoxe qu'ils réclament l'hégémonie culturelle du monde. On pouvait croire qu'ils voulaient une rupture complète avec l'Occident; or ils disent aujourd'hui qu'ils ne demandent pas l' « asiatisation » totale de la culture russe, mais la mise en relief des éléments touraniens (et iraniens, sans doute) qui, avec des éléments européens, forment cette culture. Enfin ils protestent que, s'ils ont établi des rapprochements entre l'internationale et la papauté, c'est sans intention offensante pour le catholicisme.

L'eurasisme, entend-on dire, est une mode intellectuelle, une fièvre de jeunesse. D'autres pensent qu'il pourrait avoir sur la culture russe une influence aussi profonde que le slavophilisme au siècle dernier.

CHAPITRE II

LES MOUVEMENTS DE RÉFORME RELIGIEUSE

1. Les nouvelles Églises réformatrices.

Le traditionalisme est un *des* aspects de la pensée religieuse russe contemporaine, mais il n'est pas le seul. De l'ancienne orthodoxie officielle sont nées plusieurs communautés ecclésiastiques qui tiennent certaines réformes pour nécessaires et se sont résolument engagées dans des voies nouvelles : ainsi l'Eglise vivante (prêtre Krasnitskyi); l'Eglise de la Renaissance (métropolite Antonin); l'Eglise libre des travailleurs (évêque Joannice); l'Eglise vieille-apos-

tolique; et surtout l'Eglise de la Rénovation (métropolite Viédienskyi), qui, au moins numériquement, est la plus importante de ces communautés (1). C'est à l'histoire des faits religieux de décrire comment ces Eglises se sont développées et de préciser leur état actuel; une étude historique des idées religieuses, comme celle qui fait l'objet de ces pages, recherchera seulement quelle est la contribution de ces Eglises à la pensée russe contemporaine. Il existe, à vrai dire, de profondes divergences entre les Eglises réformatrices, par exemple entre le radicalisme de l'Eglise vivante et le progressisme modéré de l'Eglise de la Rénovation; l'espace fait défaut pour situer avec précision, dans le cadre de cette étude, chacune de ces Eglises d'après son idéologie propre. Il suffira et, dans un exposé synthétique comme celui-ci, il sera peut-être plus utile d'indiquer quelles idées ou tendances elles ont en commun.

Une première caractéristique de ces Eglises est ce qu'on pourrait appeler leur « activisme ». Alors que l'ancienne orthodoxie, comme encore aujourd'hui, semble-t-il, l'orthodoxie « tykhonienne », se préoccupait surtout de maintenir et de défendre le legs de la tradition, les Eglises réformatrices veulent prendre l'offensive, aller au monde, le conquérir. Dans le domaine de la foi, elles estiment nécessaire de ne perdre aucune occasion d'affirmer devant le peuple ce qu'elles croient et pourquoi elles croient; elles utiliseront à cette fin les réunions contradictoires et autres moyens de propagande dont leurs adversaires athées font un large usage dans l'U. R. S. S.; parallèlement à ce travail d'évangélisation populaire, elles poursuivent un travail d'approfondissement théologique; elles veulent se rapprocher le plus possible des sources de la foi, Ecriture-Sainte et traditions apostoli-

(1) D'après certaines statistiques, l'Eglise de la Rénovation avait, il y a un an, une centaine d'évêques et environ 17.000 prêtres; elle réunirait 35 p. c. des orthodoxes russes, la plupart des autres se rattachant à l'Eglise « tykhonienne » et quelques-uns, en assez petit nombre, aux diverses Eglises « rouges » : vivante, Renaissance, etc. (cf. D'HERBIGNY, *L'aspect religieux de Moscou en octobre 1925*, dans les *Orientalia christiana*, Rome, janvier 1926). A la suite du concile russe de 1923 qui déposa le patriarche Tykhone(et que les fidèles de celui-ci n'admettent pas), le patriarche de Constantinople Grégoire VII reconnut l'Eglise de la Rénovation comme seule canonique.

ques (2); certaines d'entre elles, notamment l'Eglise de la Renaissance, aboutissent à une théologie beaucoup plus voisine du protestantisme le plus libéral que de l'orthodoxie des sept premiers conciles. Dans le domaine moral et social, elles insistent sur l'expérience religieuse personnelle, sur la nécessité de mettre chaque homme, dès sa jeunesse, en relation vivante et intime avec le Christ, sur le Christ en tant que *tsar* de toute la société humaine (3).

Une autre caractéristique des Eglises réformatrices est le contraste de leur attitude avec le « ritualisme » de l'orthodoxie traditionnelle. On sait que, pour l'ancienne Eglise russe, le rite était chose sacrée que l'on ne pouvait changer sans commettre une sorte de sacrilège ou tout au moins sans produire un scandale; c'était un « absolu » auquel les besoins de la piété populaire devaient se plier, sans que lui-même eût à évoluer selon ces besoins. Les Eglises réformatrices ont des programmes liturgiques assez divers : ici l'on célèbre toujours en paléoslave, là on célèbre en langue russe moderne, ailleurs (4) on a remanié la liturgie eucharistique sur le modèle de la cène protestante. Mais tous sont d'accord sur ce point : la liturgie est faite pour l'homme, elle peut et même elle doit évoluer dans la mesure où les besoins religieux des fidèles l'exigent, et la meilleure liturgie est en définitive celle qui répond le mieux à ces besoins (5).

Enfin, du point de vue politique, les Eglises réformatrices

(2) Parmi les théologiens qui se consacrent à cette œuvre, il faut au moins mentionner, dans l'Eglise de la Rénovation, les professeurs V. Zarine, B. Titlinof, A. Pokhrovskyi.

(3) On trouvera d'intéressantes données sur ces tendances dans les comptes rendus du congrès de l'Eglise de la Rénovation tenu en 1925. Cf. l'opuscule déjà cité de M. D'HERBIGNY : *L'aspect religieux de Moscou.*

(4) Notamment dans l'Eglise de la Renaissance.

(5) Voici, abrégées (et rapportées sans vouloir prendre parti), les objections faites par les « réformistes » aux liturgistes traditionalistes : A quel moment de l'histoire un rite devient-il intangible ? Pourquoi les rites russes « synodaux », qui remontent, en somme, au patriarche Nikone (XVII[e] siècle), auraient-ils un caractère *ne varietur ?* Un puriste, pour être logique, devrait se rallier aux Vieux-Croyants. On peut même aller plus loin : si l'on veut être archaïsant jusqu'au bout, il faut remonter au VIII[e] siècle, date où la liturgie byzantine a pris ses traits définitifs, et supprimer par conséquent l'iconostase et beaucoup d'additions postérieures. Et même pourquoi ne pas remonter jusqu'aux temps apostoliques ?

rompent complètement avec la tradition qui liait l'idée d'orthodoxie à celle d'autocratie. Elles estiment que l'étroite subordination de l'Eglise orthodoxe russe au pouvoir impérial fut pour l'Eglise une source de faiblesse, une entrave, une cause de désaffection de la part du peuple (6). Tout en se réservant le droit et le devoir de lutter contre ce que la législation séculière pourrait avoir d'incompatible avec la doctrine chrétienne, elles affirment leur loyalisme envers le gouvernement des Soviets et soutiennent que certains points du programme soviétique concordent avec l'idéal de l'Evangile (7).

Il faut faire une mention spéciale des nouvelles Eglises autocéphales ukrainiennes (8). Leur caractère démocratique

(6) On peut, semble-t-il, sans manquer à l'objectivité ni à l'équité, noter que, si l'Eglise orthodoxe fut le *palladium* de la nationalité russe au temps des invasions mongoles et plus tard au « temps des troubles » (luttes contre la Pologne et guerre civile), elle est devenue, sous les Romanof, l'Eglise de l'Etat beaucoup plus que l'Eglise du peuple. Elle n'a pris aucune part au grand mouvement qui, vers le milieu du XIXe siècle, apitoya la conscience russe sur la misère du *moujik* (la « littérature accusatrice », les « seigneurs repentants ») et aboutit à l'abolition du servage. L'alliance intime de la hiérarchie ecclésiastique et de la police était chose bien connue — et déplorée de beaucoup d'orthodoxes.

(7) D'après les adversaires des Eglises réformatrices, il n'y aurait eu qu'un changement de joug : les hiérarques réformateurs, par crainte ou ambition, se seraient faits les esclaves des Soviets. Il est très difficile de doser la part d'idéalisme sincère et la part de calcul humain qui ont pu entrer dans ces mouvements ecclésiastiques. Voici (à titre purement documentaire) ce qu'un observateur anglais catholique, F. Mc Cullagh, écrit à ce sujet : « All the evidence in my possession goes to show that the leading figures in the New Church are neither saints nor even gentlemen, but, on the other hand, the White Russians are wrong in saying that every one of them is a traitor and a time-server. Even the worst of them have in their composition some elements of the geniune reformer. » (*The Bolshevik persecution of Christianity*, Londres, 1924, pp. 35-36.) — Les « dékabristes » (révolutionnaires russes de décembre 1825), surtout leur chef Pestiel, avaient déjà eu l'idée de réformer profondément l'Eglise orthodoxe. On peut remarquer à ce propos que le « dékabrisme », dont l'importance est de plus en plus reconnue par les historiens, contenait en germe la plupart des idées réformatrices autour desquelles on a lutté en Russie pendant le siècle dernier.

(8) Si des Ukrainiens lisaient ces lignes, peut-être s'étonneraient-ils de ce qu'il soit parlé de l'Ukraine dans un exposé consacré à la pensée religieuse *russe*. Une pure raison d'utilité pratique en est cause, sans que rien soit par là préjugé au sujet de la « question ukrainienne ». Sur

est très accentué, comme leur souci de constituer à la langue et à la conscience nationale ukrainiennes un milieu de culture propice. Dogmatiquement et disciplinairement, elles semblent assez voisines du protestantisme presbytérien. L'ukrainisme politique (9) et l'ukrainisme religieux (10) coïncident dans le primat donné aux libres aspirations de l'âme du peuple; cette essence ukrainienne est présentée par ses protagonistes comme l'antithèse de l'essence moscovite.

2. Le Raskol.

On applique l'étiquette commune de *Raskol* (secte) aux divers groupes religieux d'origine russe qui vivaient hors de l'Eglise d'Etat. Le nombre de leurs adeptes était très élevé (11). Le Raskol est autre chose qu'un schisme de fait;

les origines et l'idéologie de l'autocéphalie ukrainienne, cf. les dossiers publiés par les *Orientalia christiana* de juin et juillet-septembre 1923. L'Eglise autocéphale ukrainienne s'est, depuis lors, scindée en plusieurs groupes.

(9) Pour beaucoup de Grands-Russiens, l'Ukraine n'existerait pas en tant que nation distincte; le mouvement de renaissance ukrainienne aurait été une agitation artificielle conduite par quelques intellectuels et soutenue par l'étranger. Pour les « Ukrainophiles », au contraire, l'Ukraine, du point de vue de l'ethnographie et de la linguistique, de la psychologie et de la culture, de l'histoire et de la conscience nationale, serait une entité *sui generis,* tout à fait distincte de la Grande-Russie et souvent en opposition avec elle. Contre une Moscovie byzantine, tatarisée, germanisée, la libre Ukraine des *hetmans* et des cosaques représenterait les traditions démocratiques et communautaires des Russes primitifs. C'est la négation des thèses slavophiles.

(10) Jusqu'au XVIII[e] siècle, l'Ukraine demeura ecclésiastiquement (comme politiquement) indépendante de Moscou. La culture religieuse ukrainienne présente certains caractères propres, que l'école historique de M. Hrouchevskyi a mises en relief. Alors que l'Eglise moscovite s'appuyait de plus en plus sur l'Etat tsarien, l'Eglise orthodoxe ukrainienne s'appuyait sur le peuple (rôle capital joué par les « fraternités » dans la lutte contre l'Union; identification des aspirations nationales cosaques avec l'orthodoxie; la « foi des paysans » — orthodoxie — contre la foi des seigneurs polonisés et latinisés). Puis l'orthodoxie ukrainienne fut moins fermée, plus libérale, que l'orthodoxie moscovite (influences occidentales et catholiques à l'Académie de Kief, avec Pierre Mohila, Iavorskyi, Miedvédief; refuge accordé en Ukraine au premier imprimeur russe, Ivan Fiodorof, banni de Moscou par les suspicions ecclésiastiques, etc.).

(11) Peut-être ne se tromperait-on pas en avançant que le nombre des sectaires de toutes sortes, vers la fin du régime tsarien, atteignait une trentaine de millions. Les statistiques officielles étaient systématiquement faussées sur ce point.

doxe sont souvent devenues lettre morte (19), a l'impression, quand il prend contact avec cette propagande, que le christianisme en esprit et en vérité lui est révélé pour la première fois. Les sectes comptent peu d'intellectuels. Mais les courants de la pensée religieuse du peuple sont au moins aussi importants que ceux qui traversent la pensée religieuse de l'*intelliguentsia.*

3. Le protestantisme.

Le protestantisme a toujours eu en Russie une physionomie quelque peu étrangère, soit parce que la majorité des protestants était composée d'allogènes (Baltes, Finlandais, etc., d'ailleurs plus avancés matériellement et intellectuellement que les Russes), soit parce qu'il suppose et développe certaines caractéristiques mentales qui ont peine à cadrer avec la psychologie russe (20). Le Raskol, en somme, a tenu lieu aux Russes de protestantisme (21). Il semble

(19) On pourrait se demander ici ce que vaut le lieu commun, généralement admis en Occident, d'après lequel la piété russe serait une « piété liturgique » par excellence. Peut-être un examen attentif arriverait-il à montrer que, malgré leur attachement extérieur aux rites, la plupart des Russes se soucient peu de régler leur piété sur les directives fournies par la liturgie, mais tiennent à une certaine atmosphère liturgique qui leur fournisse, soit simplement des émotions esthétiques, soit un fond et comme un orchestration donnant plus de richesse aux variations de leur sentiment religieux individuel.

(20) T. Masaryk, dans son livre que cite l'introduction de cet opuscule, revient à plusieurs reprises sur l'idée suivante : pas plus que la philosophie kantienne, le protestantisme ne pouvait obtenir de large succès en Russie, car les tendances naturelles de l'âme russe et le degré de développement atteint par la culture russe sont favorables à l'éclosion de tous les *dogmatismes*, tant positifs que négatifs (orthodoxie, sectes, hégelianisme, marxisme, athéisme, etc.), mais non point à l'élaboration d'un *criticisme* soit philosophique, soit religieux ; or le criticisme est bien l'attitude mentale typique d'un protestant éclairé. D'autre part, le protestantisme postule un recours ininterrompu à la conscience individuelle de devoir et au *self control*, qui sont précisément des éléments psychiques parfois déficients et souvent intermittents chez beaucoup de Russes : ceux-ci, en général, branchent leur vie spirituelle sur d'autres moteurs.

(21) Les sectes russes, dans leur ensemble, offrent ce double aspect de mysticisme subjectif et de rationalisme qu'on retrouve dans le protestantisme. Mais la plupart d'entre elles sont plus mystiques que rationalistes.

cependant que, depuis 1918, le protestantisme ait fait de réels progrès dans l'U. R. S. S., à telles enseignes que certains croient le temps venu où « la Réforme pourrait être définitivement établie en Russie (22).

Cette pénétration est moins le fait des deux grandes formes historiques les plus « intellectuelles » du protestantisme — luthéranisme et calvinisme — que de quelques groupes religieux de date plus récente et où l'accent est plutôt mis sur l'enthousiasme : méthodisme, baptisme, adventisme, etc. (23). Non seulement ces groupes exercent une activité missionnaire directe dans les villes et les campagnes, où les mêmes causes qui jouent pour le Raskol leur valent des adhérents, mais ils exercent une influence sur les Eglises russes réformatrices issues de l'ancienne orthodoxie. C'est ainsi que l'Eglise méthodiste épiscopalienne d'Amérique a été représentée par l'évêque Blake au « concile panrusse » de juin 1923 (24). C'est ainsi — fait plus significatif encore — que le premier professeur de morale nommé à l'Académie de Théologie de l'Eglise vivante à Moscou a été un Américain protestant.

Comme les Eglises russes réformatrices, ces Eglises protestantes insistent sur les points de conformité de leur programme avec celui du gouvernement des Soviets. L'Eglise méthodiste a tiré honneur de ce que son « credo social » avait « obtenu l'approbation de Lénine et de Trotskyi » (25). L'évêque Blake a déclaré, au concile panrusse de 1923, que « pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, un gouvernement politique s'est mis au service de la classe opprimée» (26). L'Eglise évangélique de Russie, dans un message adressé à

La Réformation occidentale, contemporaine de la Renaissance et de l'humanisme (que la Russie ne connut jamais), a eu un caractère bien autrement intellectuel et critique. Dans la Moscovie du XVIe siècle, Maxime le Grec représente seul un effort à la fois humaniste et religieux : on l'incarcéra jusqu'à sa mort. L'Ukraine s'ouvrit aux influences de l'Ouest : mais son absorption dans l'Empire russe et l'oppression qu'elle subit ne lui permirent point d'agir culturellement sur la Russie.

(22) Paroles du rév. Hartman, qui fut délégué méthodiste à Moscou, dans le journal *The Christian Advocate*, New-York, t. 98, p. 720.

(23) C'est justement par là que ces Eglises se rapprochent du caractère russe.

(24) Voir *The Christian Advocate* de cette période.

(25) *The Evening Mail*, New-York, 19 janvier 1923.

(26) Journal soviétique officiel *Les nouvelles* de Moscou, 4 mai 1923. Discours de l'évêque Blake au concile panrusse.

tous les protestants russes le 12 août 1923, sous l'influence et probablement par la plume du pasteur Prokhanof, a proclamé que les Soviets « tendent aux mêmes idéals que ceux que le Christ a donnés à son Eglise ».

Il faut enfin tenir compte de la pénétration protestante au sein de l'émigration russe. Une large infiltration d'idées ou de tendances protestantes s'opère par le canal de l'*YMCA* et des Association chrétiennes d'étudiants (qui d'ailleurs ne font pas œuvre directement confessionnelle); aussi certains hiérarques russes émigrés, d'abord sympathiques à ces œuvres, leur sont-ils devenus récemment hostiles. Il y a enfin des foyers de propagande directe : tel l'ensemble d'œuvres que dirige à Berlin, avec la plus grande activité, le pasteur W. Fetler. Londres et Berlin sont les quartiers généraux du « front évangélique russe », où l'on entretient l'espoir avoué de préparer l'avenir religieux de la Russie.

CHAPITRE III

LES PROBLÈMES RELIGIEUX ET LA PENSÉE RÉVOLUTIONNAIRE

1. L'évolution philosophique de la mentalité révolutionnaire russe.

En même temps que, vers les « années quarante », la « droite hegelienne » donnait naissance au slavophilisme, la « gauche hegelienne » produisait l' « occidentalisme », qui importait en Russie les idées libérales ou radicales d'Europe. Les grands occidentalistes russes — qui furent aussi les premiers théoriciens de la révolution — niaient l'orthodoxie, le christianisme, le théisme; mais ils portaient en eux une certaine inquiétude religieuse tragique (1) et, comme Feuerbach

(1) Biélinskyi et Herzen sont les exemples les plus frappants de cette tendance. « Nous n'avons pas encore résolu la question de l'existence de

dont tous ont subi l'influence, ils aspiraient à la divinisation de l'humanité et croyaient qu'un Dieu était « en voie de se faire ». A cette génération succéda celle des nihilistes : tous ceux qui ont étudié ce phénomène historique savent que le nihilisme russe, si violemment athée, fut une religion invertie, une foi qui avait changé d'objet et qui, chez beaucoup de jeunes terroristes des deux sexes, produisait des fruits d'abnégation et d'immolation exaltées, lesquels, toutes réserves faites, évoquent parfois l'idée du martyre. Les nihilistes croyaient en la « science » (à quoi ils incorporaient toutes les hypothèses matérialistes) comme leurs mères avaient cru à l'orthodoxie (2). Ensuite vint le matérialisme historique de Marx (3). Pour les Russes, le marxisme fut vraiment une conception intégrale de la vie, conception déterministe et moniste dont Plekhanof s'est fait l'interprète. A l'encontre du marxisme, les « populistes » (*narodniki*) cherchaient dans le peuple russe — idéalisé — de nouvelles valeurs morales et spirituelles; leur socialisme était humanitaire et, à défaut d'objet religieux transcendant, il avait des tendances religieuses. Les marxistes purs formèrent le parti maximaliste ou bolchéviste.

La révolution de 1905 fut suivie d'une crise philosophique dans le parti révolutionnaire russe. Outre la sécession de S. Boulgakof et des écrivains de *Jalons*, dont le retour à l'Eglise orthodoxe a été signalé plus haut, de récentes philosophies — le pragmatisme, l'intuitionnisme, l'empirio-criticisme, etc. — semblaient ouvrir des brèches dans le matérialisme et le

Dieu et vous voulez manger! » disait un jour Biélinskyi à Tourguénief qui, las d'une discussion métaphysique, voulait passer à table. C'est une profonde crise de conscience qui, de l'objectivité et de la sérénité hegeliennes (« tout ce qui est rationnel est réel, tout ce qui est réel est rationel » — même les poignantes réalités de la Russie du servage!), amena Biélinskyi à « prendre parti » et à combattre.

(2) L'étudiant Bazarof, dans *Pères et enfants* de TOURGUÉNIEF, est le type accompli du jeune nihiliste des « années soixante ». *Force et matière* de BÜCHNER servait de compendium philosophique à ces jeunes gens.

(3) La transition de l'occidentalisme au matérialisme est représentée par les noms de V. Biélinskyi (1811-1848), A. Herzen (1812-1870), M. Bakounine (1814-1876), Tchernitchevskyi (1828-1889). Aucun d'eux n'a été un pur philosophe; ils furent aussi des hommes d'action. De plus, loin d'être des intellectuels du type de Marx, tous ont profondément vibré au contact des réalités sociales russes qu'ils voulaient transformer.

positivisme anciens (4); qu'elles s'en tinsent à un pur relativisme entre les phénomènes ou qu'elles eussent certaines échappées vers la religion, elles niaient la valeur absolue de la science comme moyen de connaître. Quelques marxistes russes crurent possible d'allier le sentiment religieux et le sentiment révolutionnaire. A. Lounatcharskyi, qui devait devenir commissaire du peuple à l'instruction publique sous le régime soviétique, publia un livre où l'évolution du socialisme en une religion se trouvait esquissée (5). Il ne s'agissait pas d'un retour aux religions existantes, mais de la formation d'une religion nouvelle, toujours dans la ligne de Feuerbach : divinisation de l'humain, l'*homme-Dieu* par opposition au *Dieu-homme* du christianisme.

Le marxisme pouvait satisfaire l'esprit russe par ses affirmations absolues. Les doctrines nuancées sont moins goûtées des Russes. Mais, en même temps, le marxisme enserrait l'âme russe dans des cadres si rigides, il comprimait si étroitement tout essor vers une autre sphère que celle des réalités économiques que, psychologiquement, des réactions russes étaient inévitables contre ces dogmes où s'unissaient le prophétisme juif et la systématisation allemande (6).

(4) En Russie même, cette évolution avait été préparée par R. Lavrof (1813-1900), qui essaya de ramener la spéculation philosophique vers Kant, et par N. Mikhaïlovskyi (1842-1904), dont l'empirisme acceptait aussi les faits spirituels et cherchait, sans se la représenter clairement, une religion nouvelle.

(5) *Religion et socialisme*, Saint-Pétersbourg, 1908. Lounatcharskyi utilisait la terminologie chrétienne dans un sens symbolique : Père = puissance productrice; Fils = prolétariat; Saint-Esprit = socialisme scientifique. Il admettait même l'emprunt d'éléments cérémoniels aux religions positives. Cet essai rappelle les tentatives religieuses d'Auguste Comte.

(6) Si fastidieuses que soient les généralités sur l'âme russe, il n'est pas inutile d'insister encore, après tant d'autres, sur certains de ses aspects. Ame nomade, migratrice, inquiète (l'illimité de la forêt et du steppe ?). Pensée plutôt vague et floue, répugnant aux arêtes vives et aux contours précis, procédant symphoniquement, par ensembles, de telle sorte que chaque idée éveille toutes ses harmoniques. Pensée métaphysique, absolue, finaliste, à qui l'idée cartésienne « claire et distincte » semble pauvre et qui n'a pas été aussi accoutumée que celle de l'artisan occidental, par des siècles de technique (de « maniement des solides », dirait Bergson), au discernement des effets et des causes, au rationnel et au relatif. Ame extrême (climat excessif ?), manquant de mesure, passionnément éprise d'intensité, « maximaliste » en tout. Elle est ce

Les marxistes de la stricte observance se défiaient des courants nouveaux. N. Lénine lui-même écrivit un ouvrage considérable pour défendre le matérialisme pur (7). Il reprocha à Lounatcharskyi, en termes assez vifs, ce qui lui semblait être un dilettantisme coupable (8). Il attaquait les initiateurs des « philosophies nouvelles », Bergson, Henri Poincaré, Duhem, Avenarius, surtout Mach (9), décernant à ses adversaires des qualificatifs empruntés au vocabulaire politique russe (10). Et même il remontait plus haut et dénonçait l'influence de l'idée du capital absorbant et centralisateur sur le panthéisme de Spinoza, aussi bien que l'influence de la « pensée manufacturiste » sur la monadologie de Leibniz. D'après lui, toute philosophie criticiste ou idéaliste (sans parler du spiritualisme) est « bourgeoise », dangereuse pour le prolétariat, car tout ce qui peut affaiblir la croyance en la réalité du monde matériel ou suggérer l'idée que ce n'est peut-être pas la réalité unique tend à diminuer chez l'ouvrier la conscience de sa misère, par suite la « conscience de classe » et la volonté de lutte sociale. Aussi Lénine voit-il une tactique bourgeoise dans l'extension du programme de mathématiques des gymnases : une éducation mathématique risque de développer des tendances idéalistes. Un matérialisme dogmatique, sans aucune atténuation ni réserve, lui semble la seule philosophie révolutionnaire possible.

Telles étaient les positions philosophiques respectives des

qu'est la terre russe d'après E. de Vogüé : « neuve, effrénée et vague comme la musique ou la mer ». On voit quelles affinités et quelles répugnances peut trouver à la fois dans cette âme une doctrine telle que celle de Marx.

(7) *Le matérialisme et l'empirio-criticisme. Remarques critiques sur une philosophie réactionnaire*, publié sous le nom de V. ILLINE, Moscou, 1909. On comprendrait mal l'histoire du bolchévisme si l'on ne tenait pas compte des œuvres anciennes de Lénine, entre la pensée et l'action duquel exista un continuité si rectiligne.

(8) « Quelles que soient vos bonnes intentions, camarade Lounatcharskyi, vos coquetteries avec la religion appellent autre chose qu'un sourire » (*op. cit.*, p. 217).

(9) La philosophie du savant Mach est à la science ce que le baiser du chrétien Judas est à Jésus » (*ibd.*, p. 231). A propos de Mach, Lénine s'en prend à tous ceux qui « vivent en concubinage avec l'empirio- criticisme » (p. 249).

(10) C'est ainsi qu'il appelle le philosophe russe Lopatine « notre éminent *bande-noire* philosophique » (p. 360).

communisme russe. Mais le tolstoïsme n'est pas mort. Son représentant actuel le plus célèbre, Vladimir Tchertkof, déclarait (17) que des milliers de tolstoïsants russes, tout en faisant preuve de loyalisme à l'égard des Soviets, attendent patiemment et silencieusement une grande renaissance spirituelle où leurs idées s'imposeront. Cela ne sera peut-être pas ; mais l'exemple de l'influence pratique exercée aujourd'hui dans l'Inde par l'idéologie de Gandhi et de Rabindranath Tagore — assez proche, en somme, du tolstoïsme — fait que cette hypothèse ne peut pas être exclue. Un vue d'ensemble sur la pensée religieuse russe moderne doit tenir compte du tolstoïsme comme d'un facteur dont les possibilités n'ont pas été épuisées.

(17) G. Lansbury, *op. cit.*, pp. 41-42.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE).